

Jean-Rene Aubert

Mecislas Golberg



EXTRAIT DE LA « REVUE LITTÉRAIRE »

(Ante : La Jeune Champagne)

Août 1906

Bibliothèque Maison de l'Orient



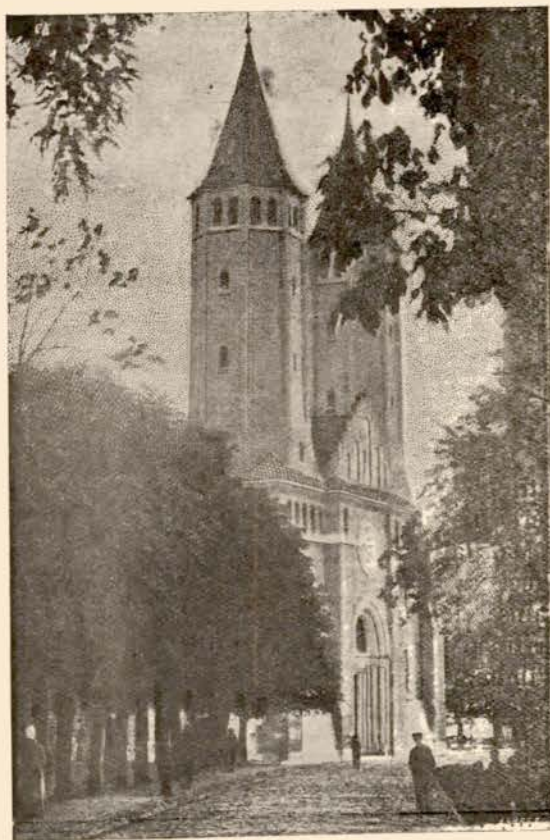
160654

Mécislas Golberg

Mécislas Golberg est né en Pologne, à Plock.

Ses parents furent de gros commerçants, avec des préoccupations intellectuelles. Le père obligeait de travailler hors la classe et la mère, avec des contes et des récitations, développait le désir de penser et de savoir. Enfants — ils étaient neuf — lui et son frère aînés, dé-lurés chefs de bande, organisaient des jeux selon les contes de Grimm et d'Anderson. Grâce aux fables, ils imaginèrent un monde des bêtes dont ils parlaient aux cadets avec force détails concernant leur pouvoir sur loups, lions, serpents.

Puis vint le collège, avec ses tristesses, ses peines, et pour Mécislas



PLOCK. — La Cathédrale

la lutte déjà pour sauvegarder sa personnalité, lutte parfois terrible, pour pouvoir étudier à sa guise, aimer, se promener, rêver. Cette vie précoce de révolte et d'efforts, en ces heures troubles encore mais décisives pour la vie qui s'ouvre, permettent d'apprendre mieux, plus vigoureusement et avec plus d'éclectisme, en luttant. La lecture, les études hors de l'école, c'était de bonne guerre, déclarée ouvertement ou non, contre les autorités. Aussi a-t-il bientôt connu Shakespeare, les grecs et les latins (un peu décriés précisément à cause du grec et du



PLOCK. — La Cathédrale

latin de l'école), les romantiques, le ^{xviii}^e siècle. Et à quinze ans, notre héros discutait délibérément Haeckel, Taine, Darwin, Comte...

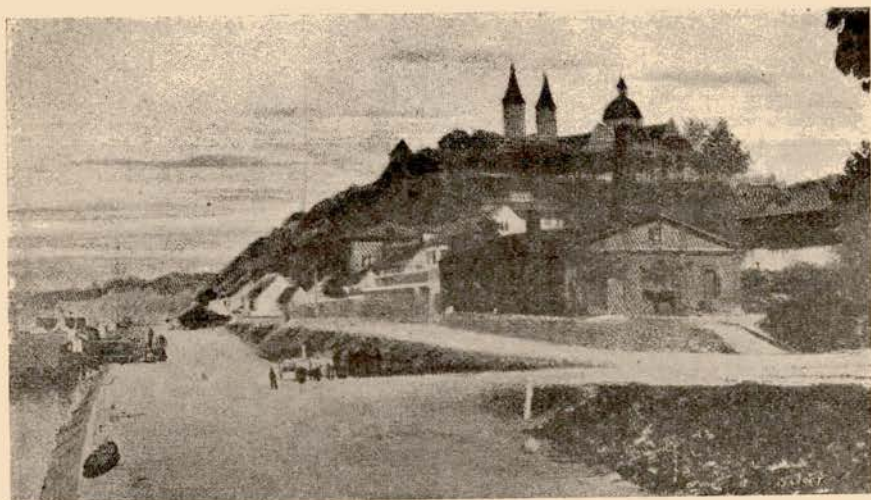
Mais la ville, couchée le long d'un coteau, se prêtait surtout au rêve. Plock est une ancienne capitale, avec de vieilles légendes, des souterrains troublants, une cathédrale romane, un clocher gothique portant la trace des balles suédoises. Tout cela date de loin et se perd dans d'immenses jardins qui rampent sur la butte de la ville. A ses pieds file la Vistule qui envoie le chant des pêcheurs. Plus loin s'étend la plaine polonaise, à l'infini, grise, couverte de bois, de prés, de champs.

Rien n'empêche la rêverie, tout y porte. La ville est détachée du monde ; ni commerce, ni industrie ; des clercs, des fonctionnaires, des militaires...

Dans cette silencieuse monotonie, le cœur et l'imagination se donnent libre envolée ; on s'aime et on s'exaspère.

Impatient, la tête remplie d'exploits à faire, brûlant de conquérir la gloire, Mécislas part pour Genève, où il va étudier parallèlement les lettres et les sciences.

Il a comme professeurs, Rod pour la littérature et Gourd pour la philosophie. Sa première grande joie fut la lecture de Pythagore et d'Héraclite : c'était du délire ! Puis il travaille les sciences naturelles avec Karl Vogt et Jung. Pour ces études il a recours au microscope ; il dissèque, il prépare ses coupes, car il aime toujours l'expérience et le contrôle,



Рокк. — Vue générale.

peu soucieux d'étudier la nature dans les livres. D'autre part il adore *le livre* : il feuillette fiévreusement Baudelaire, qui lui est une révélation ; Leconte de Lisle déjà glorieux ; il a un faible pour Boileau ; la chronique de Nangis, les Cahiers de la Révolution font ses délices.

Tout à coup il apprend la ruine des siens. Obligé de faire résolument sa médecine, il travaille deux années durant l'anatomie, toujours aussi consciencieusement, scalpel en main. — Il suit alors les dernières leçons de Schiff.

Enfin, après avoir dévoré une grosse littérature de Beaunis, de Sappey de Testut sur l'anatomie, des Broca, des Charcot, des Virchow sur les cancers ; bourré de science et de lectures, il ose rêver Paris et les nouvelles batailles.

Il y arrive, par une nuit de décembre, au réveillon de Noël, avec, pour toute fortune, cinq francs en poche... La pauvre pièce tôt dépensée, il se

rend le lendemain chez des compatriotes — où, du reste, il est fort mal reçu... Les parisiens, de leur côté sont tout naturellement déconcertés par l'étrangeté de son allure : habillé à la diable, il porte toutes les traces de la pauvreté inhabile !

Homo homini lupus! — Tout une année il peine, sans espoir. Enfin, las et plein de dégoût, il s'empoisonne. Cependant l'hôpital Lariboisière, à temps, le reçoit, moribond ; le drame se passait en 1892.

Mais cette tentative de suicide ratée ravive heureusement son énergie ; avec ardeur il va reprendre le travail et recommencer la lutte.





GOLBERG . Fusain de Schütz-Robert

Il se rend à *La Plume*, revue défunte, alors en pleine prospérité, — *Deschamps regnante*, — où quelques personnes clairvoyantes l'engageaient à offrir une tournée de conférences et à se faire éditer. Mais, malgré une recommandation de Scholl, il ne réussit pas à conquérir le maître de la place. Lui et Deschamps s'estimaient... tout juste ! — C'est alors qu'il noua, avec Emmanuel Signoret, des relations qui furent sa grande joie de plusieurs années.

Entre temps vint la politique, et la misère encore et toujours, — à travers les sarcasmes : les uns l'accusant de faire de la politique pour arriver... à la Sorbonne, d'autres insinuant qu'il travaillait plutôt... pour la police ! — Golberg savait, lui, qu'il mangeait peu et qu'il logeait mal.

Mais cet océan de rancœur ne parvint pas à noyer ses convictions, toujours profondément réfléchies ; ses idées surnagèrent, invariablement luxuriantes. De cette période date le *Courrier Social*, journal éphémère, qu'il fonde avec André Ibels (1). Il publie encore des études à la *Revue de Sociologie* et prend part au Congrès de sociologie où son rapport sur les Races attire l'attention des grands critiques russes et allemands.

Sa politique cependant l'absorbe par dessus tout ; il fonde et rédige à lui seul une feuille de combat anarchiste : « Sur le Trimard », dont les numéros sont devenus introuvables. (Avis aux bibliophiles éclairés). Il fait des réunions, il organise des groupes. Mais rassurez-vous ; il trouvait parmi ces préoccupations le loisir de suivre Lamoureux ; cette activité ne l'empêchait pas d'aimer Mallarmé...

Le Trimard représentait les aspirations du V^{me} Etat, c'est-à-dire le travail non professionnel, libre, de la matière, — travail simple mais soumis et en butte à toutes les erreurs sociales, — le prolétariat le plus méconnu, le plus mal payé, celui des vagabonds du travail, traités de fainéants par l'ouvrier, prolétariat de drôles par les socialistes, participant à la fois du crime et du haut progrès, de la plus grande liberté et de la plus avilissante misère.

(1) *Le Courrier Social* parut grâce à F. Clerget.

Ce conflit existe toujours et, inévitablement, le V^{me} Etat tuera le socialisme. Au reste, depuis, des groupes de trimardeurs se sont formés, des groupes de non professionnels. L'idée fait son chemin. D'autres la reprendront encore car elle est juste et..... toujours nouvelle.

Les circonstances ont empêché Golberg de continuer la lutte, mais ses idées n'ont point varié, répétons-le. Elles sont restées aujourd'hui, quoique purement abstraites, ce qu'elles étaient autrefois, dans le feu de l'action.

Brusquement, un soir, à la sortie d'une réunion publique, il est arrêté, emprisonné, puis expulsé à Londres, où il endure neuf mois de misère horrible et de souffrances dont les traces ne s'effacent jamais... Il est seul, sans ressources, dans un milieu hostile.

A bout d'exaspération, il s'enfuit de Londres, comme un fou, allant devant lui... vers le continent. Il passe le détroit, arrive à Bruxelles et, le lendemain, à Paris.

A Londres, il avait mis la dernière main à ses « Intuitions sociales » et à « Lazare le Ressuscité ». Il avait terminé aussi une étude sur les religions représentant la somme d'environ trois années de travail, qui fut engloutie dans une débâcle.

Jusqu'ici, qui connaît l'œuvre de Golberg, aidé de ces notes pourra suivre l'influence des milieux sur sa personnalité.

La ville de sa naissance lui a donné le rêve ;

Genève lui enseigna la science ;

Paris, l'énergie et le sentiment de l'art ;

Londres, la précision dans la vie en même temps qu'un profond sentiment de la fatalité.

Il revient à Paris en cet état intellectuel net et précis. L'affaire Dreyfus battait son plein. Il se jette sans retard dans la mêlée. On l'arrête de nouveau pour l'expulser à Bruxelles. Il y habite environ six mois mais sans profit : il n'y apprend certainement rien. La capitale belge est sans doute jolie, mais bourgeoise et neutre, — amusante, mais discordante et sans caractère. Il y vécut comme dans un rêve, sortant la nuit, buvant

des vins et de la bière, — avec, au cœur, une chaude nostalgie de Paris (1).

De retour à Paris, il est encore arrêté, condamné à trois mois de prison. Il écrit un drame : *La démente royale*.

Puis il fait de la médecine ; il s'occupe aussi d'imprimerie et fonde une maison d'édition qui tôt se termine par une débâcle.

Un beau jour ses déboires nombreux enfin l'éclairent ; il comprend qu'il ne sait réellement faire que de beaux livres. Depuis il s'y essaie ; et, en dépit de la blessure mortelle que la vie lui a faite à travers ses douloureuses pérégrinations, il va réalisant les œuvres que l'on sait.

(1) Il écrit là-bas diverses études sans grande importance et un petit volume peu intéressant dans l'ensemble de son œuvre : « Vers l'amour », qui a paru plus tard, faisant suite à une brochure sur l'amoralité de la science. (La publication de ce dernier ouvrage a été proposée, à l'époque, à M. Brunetière, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, — lequel s'empressa de refuser, parbleu !)



Après ses villes : Genève, Londres, Paris, qui façonnèrent sa personnalité de poète, de savant, d'artiste, Golberg va construire sa cité intérieure qui lui donnera la Sagesse. On la voit déjà s'édifier un peu dans Prométhée repentant, et beaucoup dans les Lettres à Alexis.

Cependant, il continue le Combat de Lettres dans la *Revue Littéraire*, avec dans la forme toute la virtuosité d'un archet de génie mais surtout, dans la pensée, quelle maîtrise et quelle conscience !. Peu d'écrivains, même parmi les plus grands, marquent une telle conséquence dans la lutte idéale.

Sa vie toute en vérité d'obscur et réel héroïsme, autorise et approfondit l'âpreté de sa critique contre les matamores qui hurlent et qui pestent, et contre l'héroïsme ou la martyrologie à parade et à panache. S'il combat aussi amèrement la douleur et la maladie sous toutes leurs formes, laides et anti-humaines, c'est qu'il ressentit mieux que personne et sur lui-même toute l'indécence et la malpropreté de la souffrance. La dignité de son œuvre lui permet d'étriller savamment les baboïns de lettres qui encombrent le marché de littérature vulgaire. Et si nous aimons son mépris pour les œuvres serviles et sa défense du Livre contre les bouquins qui pullulent chez les libraires, pleins d'une littérature douceâtre, à fleur de peau, c'est que son œuvre à lui, à part un ou deux écarts, fatalement nés de certaines circonstances, forme la plus belle unité, le plus profond ensemble du monde. Nous nous proposons dans cet esprit, de la rassembler en une édition définitive. N'est-ce pas une épopée en plusieurs chants, dont chacun pourrait porter un sous-titre synthétique, que tout ce déploiement : les plaintes d'angoisse de Lazare le ressuscité, suivies d'une aventure amoureuse : Parmi les sources ; puis le sursaut terrible du Prométhée... Et, après la soumission volontaire du Titan à la Destinée, le rêve très doux des Lettres à Alexis.

Vient ensuite l'élévation de l'esprit dialectique, aux sereines méditations...

Et ce sont les rêveries et les évocations de Fleurs et Cendres.



Les impressions d'Italie ! (1).

C'est avec le sourire de la sagesse désormais conquise qu'il va, en 1904, enveloppé de la languissante tristesse de son mal, cueillir ces rêves d'antan et ces fleurs écloses parmi les cendres de la nouvelle Italie... Il berce un temps son angoisse au bord de cette mer enchantée qui murmure, paresseuse et mystérieuse, dans les golfes. Admirez l'ondoyante fluidité de certains de ces poèmes, leur musicalité aux modulations infinies, ces clartés multiples dans la pénombre lumineuse...

Et quelle émotion languide ! Ecoutez :

La brise de ses ailes effleure mes lèvres. J'entends la mer parler. Mes oreilles sont pleines de sons. Dans ma tête chante l'air marin. Des échos secouent l'être entier et troublent l'âme défaillante. Je suis une pauvre lyre que touche le doigt agile de l'onde savante. Je plie devant son art que je ne sais nommer et mon sang roule sa musique.

(1) Analyser les œuvres précédentes serait périlleux et vain après les magnifiques études qu'en ont fait de très autorisés, notamment dans notre « Hommage à Mécislas Golberg », Ed. de la Jeune Champagne.

Ah ! le tambour bat ! Des abîmes arrive le chant sans fin. Lan ! lan ! frappe la marine, lan, lan, lan !

J'ai une grande peur, la peur de pleurer.

Lan ! lan ! crie la marine, lan, lan, lan !

Je n'ai plus de cœur ni d'âme, l'onde les a ravis, l'ondine d'hier.

Emporte-moi, vague folle, emporte-moi loin, où bercée par tes plaintes règne l'accalmie.

Parfois semblent notées les harmoniques mêmes de la sensation, les émanations lumineuses de l'Idée dans son vol poursuivi jusqu'au vertige. Cependant d'ingénieux et constants raccourcis vont bientôt préciser la ligne idéale et simplifier l'essor de l'imagination.

Fluide et solide à la fois, sûre et précise dans l'esprit et dans le mot, ou comme ouvragée délicieusement en un métal précieux, sa *prose d'art* atteint souvent à la simplicité, au calme divin d'un Bach, quand sa pensée l'emporte avec bonheur au delà de la littérature !

Voyez où aboutit, en cette nouvelle période de transition personnelle avec *Fleurs et cendres*, l'art de Golberg, et repassez l'évolution littéraire, depuis le dieu qui leva « l'archet » façonné par Rimbaud. Après les immortels sanglots de Verlaine, Mallarmé, avec une extrême virtuosité fit chanter l'instrument aujourd'hui vieilli et exténué, que Golberg rajeunit encore et caresse étrangement pour en tirer des élégies plaintives comme des murmures.

Mais ceci n'est qu'un jeu ; je m'en voudrais de poursuivre la déduction, puisque aussi bien tels et tels de nos poètes modernes érigent des œuvres de toute beauté, et que d'autres viendront encore pour l'étonnement du monde, jusqu'à la fin des âges.

Nous souhaiterions, disais-je, — et qu'on nous pardonne la fastidieuse digression qui précède — une édition complète, logiquement ordonnée : Mieux et plus logiquement encore, il conviendrait de diviser par *Saisons* l'œuvre titanique de l'auteur du Prométhée. La première avec *Lazare*, *Parmi les Sources*, *Prométhée repentant* ; la seconde avec *Intuitions sociales* et les *Lettres à Alexis* qui affirment sa recherche de la sagesse, poursuivie à travers, pour et par la beauté ; la troisième débutant par les méditations de *l'Esprit dialectique* suivies de *Fleurs et Cendres*. Après devaient venir de nouvelles lettres, cette fois adressées à une femme, dans la manière des « Lettres à Alexis ». Mais alors qu'il cristallisa dans celles-ci des notions générales d'esthétique, celles-là eussent gravité autour de l'idée de tendresse, précisant les certitudes possibles du bonheur. Il eût fait, si je l'ai bien compris, revivre là l'ancienne idée sous une forme nouvelle : l'éternel conflit des maudits et de ceux qui sont faits pour le bonheur, c'est à-dire pour la vie extérieurement organisée !

Mais Golberg semble avoir abandonné ce projet depuis, du moins dans la forme, pour se consacrer à une sorte de Traité du Bonheur, aux affirmations simples, ayant la précision d'un catéchisme.

La fin de la troisième saison, avec les impressions d'Italie empiètera sur la quatrième et dernière, encore, à vrai dire, dans le mystère de l'inconnu, mais où son génie libéré, parvenu à sa hauteur suprême, nous le pressentons, nous élèvera dans l'au-delà de toute saison, vers le sublime, avec *Bonheur* (1), puis *Cimes* (2), *la Mère* (3)...

Printemps, été, automne, hiver, et... immortalité, ou temps à venir, ou l'infini.



(1) Essai d'un Traité du Bonheur.

(2) Tragédie en préparation.

(3) *Id.*

Il est de nos amis qui « regrettent, déplorent, blâment » l'indifférence ou le mépris de Golberg pour l'humanité. En discuter ouvertement me semble utile.

A priori l'explication paraît facile et vaine, à savoir que l'originalité du dialecticien-poète le distance et l'éloigne de la collectivité humaine. Son indifférence : pur mirage... Mais on nous objectera son attitude et, plus spécieusement, ses préférences : ce qu'il aime au fond, du ligurien moderne, n'est-ce pas sa dépersonnalisation : ce qui lui plaît du champenois : sa souriante bienveillance ? Etc. — Où est le mal ? Il aime avant tout la beauté. Personnel, comme tous les vrais artistes, et individualiste, il doit nécessairement rapporter tout à lui-même, à son *moi* : « centre de l'univers ».

Ces divagations inoffensives prouveraient surtout combien sont amusants certains jugements prompts et nous feraient vite tomber dans le travers des raisonneurs qui veulent à tout des explications à l'emporte-pièce, sans adoucir les angles !

Golberg n'a jamais affiché son dédain pour l'humanité, autrement que par la hauteur et la singularité de ses créations...

Dans la vie ? — Ah ! certes, il n'y aurait rien là que de très légitime .. Nul n'a plus souffert de la brutalité humaine qui, toujours et fatalement s'exerce, d'une façon ou d'une autre, sur la faiblesse, même entourée des langueurs charmantes de la convalescence. Or, les moindres atteintes ont en lui tant de résonnance et la maladie depuis si longtemps s'acharne, jouant de lui comme le chat avec la souris...

Nature d'exception, pleine de délicatesse et de grâce, par ses souffrances et de par son esprit, Golberg est étranger malgré lui, dans l'espace et dans l'espèce, à cette brave humanité — si peu humaine — où il ne trouva jamais que mécomptes.

Je comprends que de braves humanitaires soient désireux et gardent l'espoir de voir Golberg aimer l'humanité, envisagée alors et désormais par lui sous l'angle du *temps*, dans le sens de durée. Mais il est permis d'en douter ! Il fut trop turlupiné vraiment, trop *affiné* pour consentir

à prendre pour concubine cette grosse fille un peu hystérique !
Il a acquis trop de complexité pour elle... restée, à son tour, trop com



CARICATURE, par Kavli

p'iquée pour lui... Hommes, femmes, tout l'imbroglio des intérêts, des passions, des sexes, lui répugne un peu comme un arlequin de mauvais aloi. Quel charme à tout ce bazar, pour une cérébralité aussi meublée, exquise et claire ?

Par bonheur, dira-t-on, l'isolement volontaire, la déréliction consécutive de cet état d'âme, au moins, renferment leur belle et riche compensation : la joie — à tel prix conquise ! — d'œuvrer fièrement et de « cultiver son jardin ? » — Là encore, hélas, l'injustice de la vie, la méchanceté humaine (ou... la revanche bourgeoise) se font cruellement

sentir. La solitude où il se débat lui appartient-elle ? Les tintouins qui la remplissent lui interdisent même de s'enfermer dans son rêve. Qui sondera certaines infortunes...

Heureusement ou malheureusement, par la logique de cette grande loi de nature qui équilibre, combine, attire, unit invinciblement toutes choses entre elles, il a soif cependant d'affectueuses relations ; son fatal éloignement des autres lui crée en retour l'impérieux besoin d'une amicale chaleur ambiante. Aussi, parfois, par quelque-une de ces heures inexplicables dont il me parlait naguère, une de ces journées où tout semble pour lui subitement s'arrêter, se suspendre dans la nature, où plus rien n'arrive du dehors, nul bruit, même de vent, ni d'oiseau ni d'insecte, quand surgit ce silence, silence de tombeau, doit s'accuser pour lui, dans cette solitude, une souffrance morale intolérable.

Des amis « regrettent, déplorent, blâment !.. »

Mécislas Golberg est une sorte d'exilé, exilé des temps à venir — ou des temps passés.

A travers ses pérégrinations, il demeura toujours hostile aux trois doctrines qui semblaient diriger la pensée contemporaine : socialisme, positivisme, symbolisme.

A l'auteur du Prométhée, au styliste, à l'amoureux ouvrier d'art, ces trois formes paraissent incapables de jouer un « rôle » primordial.

Le positivisme est une conciliation métaphysique ; le socialisme : soit une critique insuffisante, soit un opportunisme sans stabilité ; quant au symbolisme, c'est une forme passagère, un prélude littéraire.

Sa première et constante préoccupation est d'établir *la loi* ; — le « fatalisme » et le « tragisme » formant la carcasse de son œuvre philosophique.

C'est d'abord l'antique loi de beauté et de conformité, puis la loi tragique, exigeant la soumission de la vie à une forme supérieure, souveraine, qui elle-même ne peut se réaliser par le temps.

Tels sont, — le tragisme et le fatalisme, — les deux grands principes de la vie que l'art a pour mission d'exprimer, de purifier et d'organiser.

Et c'est là l'ultime et directe signification de son œuvre.



Si le destin lui a jusqu'ici ménagé la faveur de concentrer en lui, dès lors porté au firmament de la gloire, l'événement, la synthèse d'un milieu ou les aspirations d'une collectivité, il l'a néanmoins marqué du sceau de l'héroïsme le plus pur. Avec une élégante soumission et un fier sourire à sa Parque...au fil noir, il a su cultiver les fleurs d'une philosophie dont l'amertume elle-même se fait suave. S'il « tourne l'épaule » aux

contingences vaines, c'est pour concilier le pire au mieux et imprégner d'aménité la vie, grâce aux concessions admissibles.

Son intelligence, claire et précise, sait dégager de la médiocrité de l'époque et des banalités coutumières de l'existence des beautés multiples, de subtils enseignements : en extraire le sel.

Un mystérieux sourire, parfois, montre le peu de cas qu'il attache aux métaphysiques et transcendantes divagations. C'est pourquoi j'aime en lui le philosophe...qui se défend de l'être et, jaloux de cacher son érudition, n'a rien de la morgue pédantesque de la plupart de

ces personnalités, décorées d'une renommée artificielle, et avec l'esprit de qui l'on communique à de trop rares intervalles! — Il faut toujours songer au divin Platon..



L'âme de Golberg au contraire, chante à travers nos pensées; son style est un philtre. Il fascine, grise et convainc.

La Revue Littéraire doit beaucoup à Mécislas Golberg. Des premiers avec Delahaye, Clerget. Schütz-Robert, Vaysman, il nous offrit sa collaboration; il avait projeté aussi pour Reims des conférences qu'empêcha la maladie. Aussi, non content d'évoquer imparfaitement son idéale Cité que je vois s'élever peu à peu, lumineuse et face à la mer, j'aurais aimé, par un choix judicieux et ordonné d'émotions recueillies au cours de son œuvre tresser, en gage de fidèle amitié, une guirlande éphémère de myrthe et de lierre pour la suspendre au fronton du temple... Mais la mer berce mon âme en déroute et mes idées s'effeuillent au vent du large — Puis, pénétrant dans la claire demeure du maître, mon émotion eût semblé — par un délicieux mirage — couvrir, d'une douce poussière d'or, des étoffes précieuses; embrumer de tendresse de pures colonnades; et voiler de rêve, enfin, l'avenue inachevée...

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas en vain que j'aurai accaparé tant de pages (en dépit de toute bienséance, de la part d'un directeur!) si je suis parvenu à esquisser à grands traits une personnalité selon nous quelque peu incomprise.

A ses pairs de lui tendre le laurier vaillamment conquis la palme due; elle adoucira sa détresse en facilitant l'essor de son œuvre. L'existence de Golberg fut jusqu'ici un drame terrible, mais il est inadmissible — pour l'honneur même des Lettres Françaises —, qu'à l'heure où, — sa guérison désormais certaine, — il pourrait sans entraves goûter au miel de la vie, la coupe lui en soit ravie encore et sans fin.

Arromanches.



P. S. — Nous publierons, de Golberg, au prochain numéro, une profonde étude sur Sienna, pleine de science et de jugement. Puis viendront les « Marines » qui terminent *Fleurs et Cendres*: une élégie sur les pins qui descendent dans la mer; puis le baiser du désert, le Sirocco; et enfin une évocation de folie, un paysage de contorsion éelos entre les coteaux méditerranéens où la démence sommeille près de la vague bleue. Les souscriptions à l'édition du volume sont dès maintenant recueillies au bureau de la Revue.

J.-R. A.



Table des Illustrations

P. E. VIBERT : Ornaments	Couverture, 7 et 28
E. BOURDELLE : Buste de M. Golberg	Couverture.
PLOCK, la Cathédrale (Photographie).	7
id. id. id.	8
PLOCK, vue générale (Photographie).	9
SCHUTZ-ROBERT : Portrait	11
Portrait cliché GORVEL (Photographie)	18
id. id. id.	20
KAVLI : Caricature	22
P. E. VIBERT : Portrait	25
Photographie : Portrait et autographe	27

Bibliographie de Mécislas Golberg

En polonais :

Etude sur Signoret, sur Bourget, sur Moréas.

Dans la *Szhuka* en 1905 : *Etude sur Sienna.*

— *Notes éparses sur les symbolistes.*

En français :

Des articles dans *l'Effort*, *Midi Fédéral*, *Germinal* de Lyon, une Revue de Nîmes, *La Revue sentimentale*, *Mercur de France* (1 article), *Renaissance*, *Revue de sociologie*, *Droits de l'Homme*, *La Plume*, *Jeune Champagne*, *Germe social*.

Sur le *Trimard*, revue-journal, et les *Cahiers de Mécislas Golberg*.

Livres publiés : *Immoralité de la Science*, *Vers l'amour*, *Lazare le Ressuscité*, *Puvis de Chavannes*, *Parmi les Sources*, *Lettres à Alexis*, *Prométhée repentant*, *Régnier et Moréas*.

En manuscrit : *Intuitions sociales*, *Crépuscule de l'art* (Etudes).

Chez les Directeurs de théâtre : chez Ginisty, *La démence royale* ; chez d'autres : *Sang de perle*, *Madame Gamache*.

Au travail des pièces : *Cimes*, *Acté*, *La Mère*, *Sa Majesté Gripart*.

En publication : *Fleurs et Cendres*.

— *Esprit dialectique*.

En préparation : 3 *dialectiques*.

— *Notes sur la prose d'art*.

— *Disgrâce couronnée d'épines*.

— *Sources, mers, bois*.